

Le Prix Goncourt a été créé dans le but de permettre à quelques écrivains de se consacrer entièrement à leur œuvre, sans devoir se soucier de vendre leurs livres pour vivre. En effet, la situation matérielle de l'homme de lettres, dans la société bourgeoise du XIX^e siècle, n'était pas brillante, à moins de s'acoquiner avec le public en alignant des romans-feuilletons ou des vaudevilles. Rares étaient les rentiers, comme les Goncourt, qui avaient hérité quelques terres leur assurant un revenu de chef de bureau dans un ministère. Les deux frères eurent donc l'idée de créer une Société littéraire pour mettre à l'abri du besoin ses dix membres, à charge pour eux de couronner chaque année une œuvre en prose. « Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement, en un mot de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire. ». Chacun des académiciens devait disposer d'une rente à vie de 6 000 francs or, le lauréat du prix recevait 5 000 francs. Déclarée d'utilité publique, l'Académie était tenue de placer son capital en bons du Trésor. La chute des taux d'intérêt et le passage du franc Germinal au franc Poincaré — une dévaluation de 80% — ont fini par la ruiner. Cette ruine, Jean Ajalbert l'avait pressentie. Que deviendrons-nous, demanda-t-il lors d'une réunion, si notre capital venait à disparaître ? Et de donner lui-même la réponse : il faudrait qu'il soit remplacé par la notoriété. En effet, elle fait vendre. Ainsi les académiciens remplaceraient leur rente par des droits d'auteur. Quant au lauréat, dont le prix devait être préservé en priorité, il bénéficierait également de la visibilité accrue de sa distinction. Celle-ci commence à être convoitée très tôt. Le fait que l'Académie soit exclusivement composée d'écrivains n'était pas sans importance. Être couronné par ses pairs compte sans doute davantage que de l'être par un jury quelconque. Très vite, le prix était devenu l'enjeu d'une compétition entre éditeurs et écrivains. Les archives de l'Académie, conservées à Nancy, gardent les traces de leurs intrigues, que j'ai racontées dans un petit livre, *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012). Les frères Goncourt ont voulu créer une académie et un prix qui soient au service des lettres. Ils voulaient que l'écrivain ne dépende pas de la faveur du public, n'ait pas besoin de courir après le succès en se prostituant. Grâce au prix, leur but est atteint, bien que par un autre biais. Chaque année, l'Académie désigne à l'attention des lecteurs un livre, à la place de tous les autres qui méritent eux aussi que l'on s'intéresse à eux. Comme le disait André Billy, qui a fait partie de l'Académie pendant près de trente ans : « La raison d'être des prix littéraires n'est pas de couronner des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre sont très rares et difficilement reconnaissables, quand ils paraissent. [...] Aujourd'hui, la raison d'être des prix littéraires, en particulier du prix Goncourt, est [...] de porter pour quelques jours la littérature au premier plan d'une actualité faite le reste du temps de politique, de cinéma et de sport ». Affirmation qui rend vaines les discussions autour des prix attribués à des ouvrages vite tombés dans l'oubli et des chefs-d'œuvre non couronnés. Encore que le palmarès du Goncourt soit loin d'être déshonorant. On y trouve Proust, Malraux, Gracq (en dépit de son refus), Romain Gary (deux fois), Patrick Chamoiseau, Marguerite Duras, Michel Houellebecq et bien d'autres. C'est grâce au Goncourt que Jacques Chessex d'écrivain romand est devenu un grand écrivain français. Ce que des esprits chagrins ne lui ont pas pardonné. Le Goncourt est donc indiscutablement une machine à faire lire. Et c'est là l'essentiel. Surtout à une époque où la lecture est en grande difficulté. Si la place de la littérature — sur un plan social et culturel — est beaucoup plus grande en France que dans la plupart des autres pays, il ne faut pas oublier que le chiffre d'affaires de l'édition française dans son ensemble est bien inférieur à celui de L'Oréal, par exemple. Être au service de la librairie et donc de la lecture, l'Académie Goncourt l'est toujours plus. Au cours des vingt dernières années, elle a multiplié ses prix afin d'attirer l'attention sur des biographies, des premiers romans, des nouvelles, des recueils de poésies mêmes. Elle a diversifié ses publics par le Goncourt des lycéens, qui fait autant parler de lui que le prix lui-même. Elle s'est mise au service de la francophonie, en créant des prix en Pologne, en Tunisie, en Espagne, en Italie, en Bulgarie, en Slovaquie, en Serbie. Et en Suisse... Lorsque, avec Pierre Assouline, j'ai présenté ce projet à René Roudaut, alors Ambassadeur de France en Suisse, la réaction fut immédiate et enthousiaste. Les universités de Fribourg, de Neuchâtel et du Tessin avaient immédiatement compris le parti qu'elles pouvaient tirer d'un choix suisse du Goncourt. Berne et Zurich ont suivi et Bâle pourrait rejoindre le peloton. Il s'agit de s'immerger dans le flux de la production d'aujourd'hui, dans ce qu'elle a de meilleur et dans ce qu'elle a d'aléatoire. Il ne suffit pas de faire lire Montaigne, Pascal, Balzac, Proust et Camus. Les classiques, un jour, ont été des modernes. Il existe une vie littéraire française et francophone. Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur elle, l'essentiel est de la connaître et de la faire connaître. La postérité fera le tri. Mais pour nous, tous les moyens sont bons de promouvoir le plaisir de la lecture et l'amour des livres.

LE CHOIX GONCOURT DE LA SUISSE

UNE AVENTURE LITTÉRAIRE

UNE AVENTURE LITTÉRAIRE :
LE CHOIX GONCOURT
DE LA SUISSE

Le Choix Goncourt de la Suisse est un projet soutenu par l'Académie Goncourt et porté par l'Ambassade de France en Suisse et, à ce jour, par les universités de Berne, Fribourg, Neuchâtel, Zurich et de la Suisse italienne.



u^b

b
**UNIVERSITÄT
BERN**

**UNI
FR**

**UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
UNIVERSITÄT FREIBURG**

unine

**UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL**



**Università
della
Svizzera
italiana**



**Universität
Zürich** UZH

Comité de rédaction : Loris Petris, Louis
Guinamard, Ivy Fernandez, Emma Schneider

Suivi de réalisation : Véronique Viaud

Mise en page : Matthieu Corpataux

Imprimé en France
Fribourg, 2018

UNE AVENTURE LITTÉRAIRE :
LE CHOIX GONCOURT
DE LA SUISSE

PRÉFACE

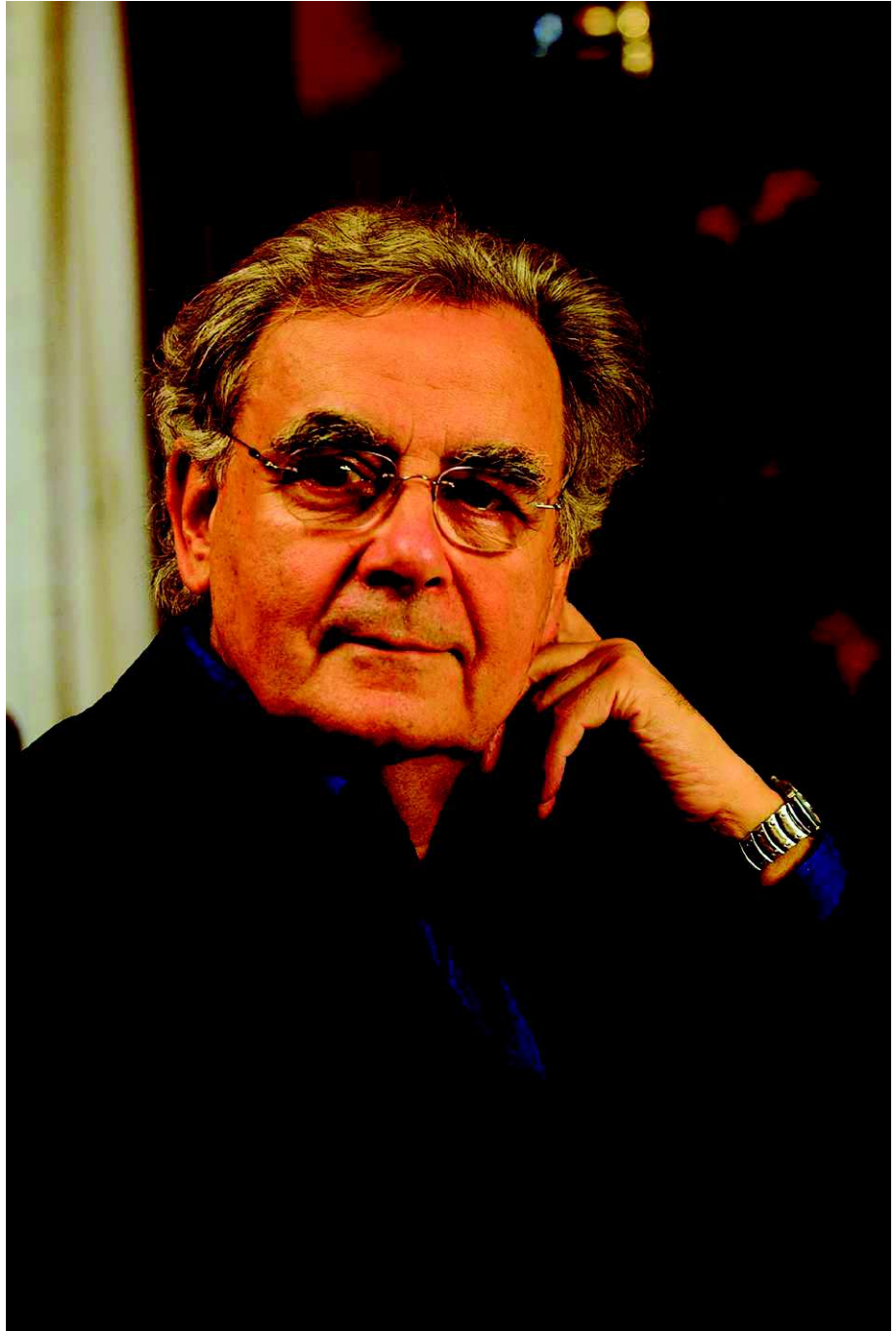
Bernard PIVOT

Président de l'Académie Goncourt

L'idée est née à l'Université de Cracovie. Les étudiants polonais francophones, amoureux de littérature française, séduits par la compétition des prix littéraires, en particulier le Goncourt, lisaient chaque année quelques-uns des romans sélectionnés. Ils confrontaient leurs opinions, ils débattaient comme nous, jurés Goncourt, des mérites des uns et des autres, ils votaient. Pourquoi ne pas rendre publique l'issue de leur scrutin? L'Académie Goncourt accepterait-elle de légitimer «le choix polonais» en lui apportant son aval officiel?

Gloire aux dix académiciens de la fin du XX^e siècle qui ont encouragé les étudiants polonais, bientôt rejoints – cela s'étale sur vingt ans – par les étudiants de Belgique, Bulgarie, Espagne, Italie, Orient (Liban, Egypte, Jordanie, etc.), de Roumanie, Serbie, Slovénie, Tunisie. Et de Suisse! Si, avec ses universités polyglottes, de grande notoriété, la Suisse n'en était pas, nous aurions été conscients d'un manque, d'un échec.

Non seulement la Suisse tient sa place dans ce concert international de littérature, mais elle innove en publiant un travail de mémoire, d'analyse, de réflexion, une gerbe de témoignages sur l'introduction de ses jeunes lecteurs des universités dans la critique du roman contemporain de langue française. C'est évidemment la preuve qu'on y a pris du plaisir, qu'on y



trouve un enrichissement intellectuel et qu'on a envie, non sans fierté, d'informer des lecteurs restés jusqu'à présent dans l'ignorance de cette expérience.

Je remercie tous ceux, Suisses et Français, qui ont uni leurs idées et leur énergie pour réaliser cette publication qui fait honneur à la langue et à la littérature française, ainsi qu'à l'Académie Goncourt.

POUR UNE LECTURE EN DISCUSSION

Loris PETRIS

Professeur à l'Université de Neuchâtel

«*L'Histoire est un roman qui a été; le roman est l'histoire qui aurait pu être*» écrit Jules Goncourt. La lecture est le roman qui devient, pourrait-on ajouter. Et l'aventure du Goncourt suisse vise précisément à susciter et renouveler cette expérience fondatrice et créative, et ceci dans une triple dimension : une lecture tournée vers les auteurs contemporains francophones, qui s'ajoute à celle, vitale, des classiques ; une lecture en dialogue surtout, qui nourrit des discussions dans un questionnement à la fois critique et convivial ; enfin, une rencontre puisque toute sélection du Goncourt suisse mène inmanquablement à un échange avec l'écrivain, occasion unique d'entrer un peu dans son laboratoire littéraire.

Les universités anglo-saxonnes et américaines, qui ont aussi leurs tares, valorisent beaucoup plus que les nôtres cette heureuse implication de l'individu face à l'œuvre et l'exigence primordiale de prendre position face à un texte. Le Goncourt suisse se situe parfaitement dans cette perspective. Il s'inscrit pourtant en faux contre l'utilitarisme forcené et mal compris qui, sur le modèle américain, a façonné un paysage universitaire où, désormais, tout effort se paie en crédits : le plaisir et l'engagement sont ici la seule monnaie ; l'effort est intense – une quinzaine de romans en six semaines et en pleine rentrée universitaire – mais il est désintéressé,



sans autre récompense que la joie de «*frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui*» et d'éveiller son discours par la lecture, comme le souhaitait Montaigne.

À la valeur de témoignage que le naturalisme voulait incarner – «la recherche du *vrai* en littérature» – répond ici ce désir d'être le *témoin* d'un texte, l'observateur cité à comparaître et sommé de s'expliquer. Un livre fait

pour être cru mais surtout, comme le voulait Umberto Eco, « *pour être soumis à l'examen* ». C'est cet examen qui mérite d'être partagé entre lecteurs et discuté avec l'auteur.

Initié à l'automne 2015 sur l'impulsion de Robert Kopp et Pierre Assouline par Regina Bollhalder Mayer, Thomas Hunkeler et Loris Petris, représentant respectivement les Universités du Tessin, de Fribourg et de Neuchâtel, le Choix Goncourt de la Suisse reflète cette volonté d'encourager la lecture et d'incarner la littérature par des discussions critiques autour du texte et avec son auteur. Les universités de Zurich et de Berne ont désormais rejoint ce projet, qui se déroule dans une entière autonomie puisque les délibérations helvétiques précèdent celles de l'Académie Goncourt. Ce volume décrit ce projet, après une modeste expérience de trois éditions. Des lectrices et des lecteurs, des créatrices et des créateurs ainsi que des professeurs y livrent leur témoignage sur cette *aventure* – au sens étymologique –, initiée dans cette Académie qui a vu se succéder Huysmans, Renard, Daudet, Giono, Queneau, Tournier et Semprun.

Nous tenons à remercier chaleureusement l'Académie Goncourt, et en particulier Bernard Pivot et Pierre Assouline, Monsieur l'Ambassadeur René Roudaut, Madame l'Ambassadrice Anne Paugam, le service de coopération et d'action culturelle de l'Ambassade de France en Suisse, nos fidèles soutiens, à savoir la Fondation Catherine Gide, Payot Libraire, l'Agence universitaire de la Francophonie et l'Association des membres de l'Ordre des Palmes académiques. Et surtout les lectrices et les lecteurs qui font vivre, édition après édition, ce beau projet de passion et de partage.

Professeur émérite de l'Université de Bâle, Robert Kopp retrace d'abord l'histoire du prix Goncourt et de l'Académie, véritable « machine à faire lire », et il nous rappelle combien les Anciens furent, d'abord, des modernes, ce qu'on oublie un peu vite.

La passion de la lecture et la plongée dans une aventure intense, Emma Schneider l'évoque comme un moyen à la fois de renouer avec un passé enfoui profondément dans la mémoire et d'être intensément présente au monde, dans une expérience qui transforme l'individu.

Initiatrice du réseau des Alumni, Ivy Fernandez relève les multiples motivations au cœur de ce projet: plaisir de lire et de débattre, désir d'appliquer la théorie à la pratique littéraire, souci de développer ses compétences, etc.

Étudiante polonaise à l'Université de Neuchâtel, Agata Krawcyk nous aide à comprendre les motivations multiples qui guident étudiantes et étudiants ainsi que l'importance du sentiment et du partage.

Enseignante à l'Université de la Suisse italienne, Regina Bollhalder Mayer retrace la première édition et cède la parole à ses étudiantes, pour qui ce prix a été une expérience à la fois stimulante, ludique et gratifiante, parfaitement en phase avec le caractère plurilingue et multiculturel de la Suisse.

Professeur à l'Université de Fribourg, Thomas Hunkeler voit dans le Goncourt suisse un levier d'émancipation intellectuelle et de fécond dialogue interuniversitaire, dans une démarche volontaire et libre qui éclaire les enjeux littéraires helvétiques, francophones et européens tout en rapprochant du monde pratique.

Étudiante à l'Université de Fribourg, Emma Schneider nous fait pénétrer dans les coulisses

(et les cuisines!) des délibérations et évoque une littérature qui peut renouveler le regard que nous portons sur autrui.

Il fallait évidemment laisser la parole aux lauréats du choix suisse, Catherine Cusset pour *L'Autre qu'on adorait* et Alice Zeniter pour *L'Art de perdre*. Lauréate 2016, Catherine Cusset montre à quel point l'écriture se nourrit de la vie ordinaire et la transfigure, dans sa douceur comme dans sa dureté. Alice Zeniter, lauréate 2017, lève le voile sur la construction de son roman, qui mêle parcours familial et destins collectifs des réfugiés ainsi que sur la manière dont l'écriture les investigate et les questionne.

Enfin, Florian Mottier montre comment le réseau d'Alumni prolonge encore cette *aventure littéraire* que devient le Choix Goncourt de la Suisse.

«À la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme» : c'est ainsi qu'Edmond Goncourt concevait le prix Goncourt, dans son testament. C'est à ces nobles idéaux que nous dédierons ce volume.



PRIX GONCOURT : LE CHOIX SUISSE

Robert KOPP

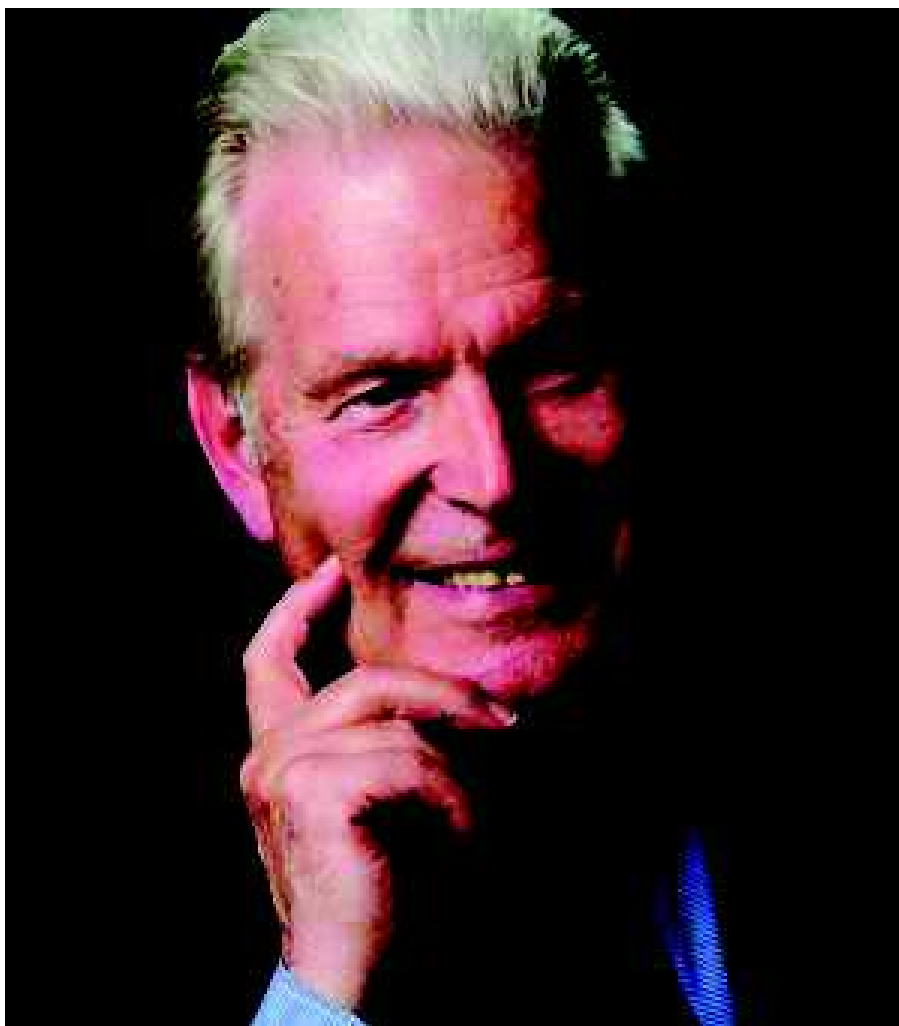
Professeur émérite de l'Université de Bâle

Le Prix Goncourt a été créé dans le but de permettre à quelques écrivains de se consacrer entièrement à leur œuvre, sans devoir se soucier de vendre leurs livres pour vivre. En effet, la situation matérielle de l'homme de lettres, dans la société bourgeoise du XIX^e siècle, n'était pas brillante, à moins de s'acoquiner avec le public en alignant des romans feuilletons ou des vaudevilles. Rares étaient les rentiers, comme les Goncourt, qui avaient hérité quelques terres leur assurant un revenu de chef de bureau dans un ministère.

Les deux frères eurent donc l'idée de créer une Société littéraire pour mettre à l'abri du besoin ses dix membres, à charge pour eux de couronner chaque année une œuvre en prose. *«Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement, en un mot de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire».*

Chacun des académiciens devait disposer d'une rente à vie de 6'000 francs or, le lauréat du prix recevait 5'000 francs. Déclarée d'utilité publique, l'Académie était tenue de placer son capital en bons du Trésor. La chute des taux d'intérêt et le passage du franc Germinal au franc Poincaré – une dévaluation de 80 % – ont fini par la ruiner.

Cette ruine, Jean Ajalbert l'avait pressentie. Que deviendrons-nous, demanda-t-il lors d'une réunion,



si notre capital venait à disparaître ? Et de donner lui-même la réponse : il faudrait qu'il soit remplacé par la notoriété. En effet, elle fait vendre. Ainsi les académiciens remplaceraient leur rente par des droits d'auteur. Quant au lauréat, dont le prix devait être préservé en priorité, il bénéficierait également de la visibilité accrue de sa distinction.

Celle-ci commence à être convoitée très tôt. Le fait que l'Académie soit exclusivement composée d'écrivains n'était pas sans importance. Être couronné par ses pairs compte sans doute davantage que de l'être par un jury quelconque.

Très vite, le prix était devenu l'enjeu d'une compétition entre éditeurs et écrivains. Les archives de l'Académie, conservées à Nancy, gardent les traces de

leurs intrigues, que j'ai racontées dans un petit livre, *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012).

Les frères Goncourt ont voulu créer une académie et un prix qui soient au service des lettres. Ils voulaient que l'écrivain ne dépende pas de la faveur du public, n'ait pas besoin de courir après le succès en se prostituant. Grâce au prix, leur but est atteint, bien que par un autre biais. Chaque année, l'Académie désigne à l'attention des lecteurs un livre, à la place de tous les autres qui méritent eux-aussi que l'on s'intéresse à eux. Comme le disait André Billy, qui a fait partie de l'Académie pendant près de trente ans : « *La raison d'être des prix littéraires n'est pas de couronner des chefs-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre sont très rares et difficilement reconnaissables, quand ils paraissent. [...] Aujourd'hui, la raison d'être des prix littéraires, en particulier du prix Goncourt, est [...] de porter pour quelques jours la littérature au premier plan d'une actualité faite le reste du temps de politique, de cinéma et de sport* ».

Affirmation qui rend vaines les discussions autour des prix attribués à des ouvrages vite tombés dans l'oubli et des chefs-d'œuvre non couronnés. Encore que le palmarès du Goncourt soit loin d'être déshonorant. On y trouve Proust, Malraux, Gracq (en dépit de son refus), Romain Gary (deux fois), Patrick Chamoiseau, Marguerite Duras, Michel Houellebecq et bien d'autres. C'est grâce au Goncourt que Jacques Chessex d'écrivain romand est devenu un grand écrivain français. Ce que des esprits chagrins ne lui ont pas pardonné.

Le Goncourt est donc indiscutablement une machine à faire lire. Et c'est là l'essentiel. Surtout à une époque où la lecture est en grande difficulté. Si la place

de la littérature – sur un plan social et culturel – est beaucoup plus grande en France que dans la plupart des autres pays, il ne faut pas oublier que le chiffre d'affaires de l'édition française dans son ensemble est bien inférieur à celui de *L'Oréal*, par exemple.

Être au service de la librairie et donc de la lecture, l'Académie Goncourt l'est toujours plus. Au cours des vingt dernières années, elle a multiplié ses prix afin d'attirer l'attention sur des biographies, des premiers romans, des nouvelles, des recueils de poésies même. Elle a diversifié ses publics par le Goncourt des lycéens, qui fait autant parler de lui que le prix lui-même. Elle s'est mise au service de la francophonie, en créant des prix en Pologne, en Tunisie, en Espagne, en Italie, en Bulgarie, en Slovénie, en Serbie. Et en Suisse...

Lorsque, avec Pierre Assouline, j'ai présenté ce projet à René Roudaut, alors Ambassadeur de France en Suisse, la réaction fut immédiate et enthousiaste. Les universités de Fribourg, de Neuchâtel et du Tessin avaient immédiatement compris le parti qu'elles pouvaient tirer d'un choix suisse du Goncourt. Berne et Zurich ont suivi et Bâle pourrait rejoindre le peloton. Il s'agit de s'immerger dans le flux de la production d'aujourd'hui, dans ce qu'elle a de meilleur et dans ce qu'elle a d'aléatoire. Il ne suffit pas de faire lire Montaigne, Pascal, Balzac, Proust et Camus. Les classiques, un jour, ont été des modernes. Il existe une vie littéraire française et francophone. Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur elle, l'essentiel est de la connaître et de la faire connaître. La postérité fera le tri. Mais pour nous, tous les moyens sont bons de promouvoir le plaisir de la lecture et l'amour des livres.

LE GONCOURT ET LE PLAISIR DE LIRE

Emma SCHNEIDER

Université de Fribourg

Il existe des exceptions, de véritables scientifiques de la langue, de celles qui ne lisent qu'en chercheuses, de ceux qui abordent les textes en analystes. Cependant, ces magnifiques techniciens sont rares dans les facultés de Lettres. La majorité des étudiants ont écrit dans leur CV, sous la catégorie «Loisirs», ce petit substantif: lecture.

Le virus a pu s'attraper plus ou moins tôt, selon les familles, les premiers enseignants, les professeures passionnées ou les bonnes fréquentations. Chez moi, le livre a voisiné le biberon, flotté à la surface du bain et est passé entre mes gencives. En suivant les échelons, j'ai conquis mon face à face avec la page, je suis passée de *J'aime Lire* à *Je Bouquine*.

Il y a les clichés: la lampe de poche sous les draps, Papa qui hurle «à table!» toujours trois pages avant la fin du chapitre. La bibliothèque aussi, et l'autocensure, parce que si la quatrième de couverture du roman parle d'amour ou, pire, de «premières expériences», affronter le regard – en fait indifférent – du bibliothécaire sera impossible.

Parfois, lire a voulu dire s'isoler pendant la pause ou meubler son isolement avec un contentement déçu. C'était aussi parler pendant des heures avec son groupe de copains pour savoir si, oui ou non, Ron et Harry



sont toujours amis. Et puis... t'aime ton nez ou t'es comme Georgia Nicolson? T'as eu peur, toi, en lisant *Mort sur le Nil*?

Découverte aussi des «grands auteurs». Ils se trouvent dans la bibliothèque des parents ou à la bibliothèque publique où on les cherche, après en avoir entendu parler; «moi à ton âge... » a dit quelqu'un qu'on estime.

On lit par plaisir, on lit comme Jean-Pierre Léaud regarde des films dans le scénario d'*Eustache*, pour «apprendre à vivre, apprendre à faire son lit».

Au fur et à mesure du parcours scolaire, le roman prend une nouvelle dimension : c'est également un objet d'étude. On nous l'avait caché ! Avec certains, c'est une catastrophe et on tourne encore plus vite qu'avant les pages des préfaces, ou on ne tourne pas de page du tout. Avec d'autres, c'est une révélation : les quelques analystes en puissance tendent l'oreille.

Si on a aimé un peu, si on a aimé beaucoup, si on n'a écrit pas trop mal et qu'on aime lire, il arrive qu'on choisisse des études de Lettres. « *Tu veux faire quoi plus tard, enseigner ?* » Pas vraiment, mais dire oui assure plus de tranquillité. En attendant, du texte partout : des manuels, des études, des articles, des dictionnaires, et... quelques romans quand même. On apprend que la lecture sérieuse se fait crayon en main. On crayonne toute la journée. Mais le fameux plaisir de la lecture n'est pas mort du tout. Il m'arrive de terminer un article avec la mâchoire ouverte et le regard plus grand, de relire un chapitre comme une investigatrice et de le clore avec un petit butin sémiotique inédit (on l'espère !).

Notre lecture change, on retient d'autres choses, on mûrit.

Un jour, j'apprends qu'on peut devenir jurée pour le Goncourt suisse – non, on ne peut pas en faire un vrai métier, ce n'est pas encore la solution. Par contre, cela veut dire lire beaucoup de romans en très peu de temps. Et si j'étais devenue rouillée du roman à force de m'essayer aux critiques ? Et si je défendais un livre que tout le monde a détesté ? Et si c'était génial ? Et si j'y allais ?

J'y suis allée. J'ai découvert ou redécouvert des autrices et des auteurs, bien sûr. Et surtout, j'ai eu l'impression d'avoir du temps, d'avoir retrouvé un espace

différent dans mes journées. J'ai lu en mangeant, j'ai lu en marchant, j'ai lu avant de m'endormir, j'ai lu en brossant mes dents. D'un coup, tous ces moments en demi-teinte me montraient à nouveau, comme quand la lecture n'était encore qu'un loisir, leur potentialité. J'ai eu l'occasion de retrouver cet élan, ce besoin de suite, ce rapport à l'histoire, tout en me constatant enrichie de nouveaux réflexes, d'automatismes d'analyse, d'une vision plus éclairée, mieux construite, d'une sensibilité organisée – ou du moins organisable. Je me suis trouvée dans un équilibre entre l'étude et le loisir, entre la passionnée et la *wanna be* experte, bref, entre mes différents yeux de lectrice. Et les débats qui ont suivi les lectures n'ont fait que renforcer ce sentiment.

On n'en fait pas un métier? Enseignerai-je, finalement? Pour le moment qu'importe, je sais que j'apprends; je sais, grâce à cette «expérience Goncourt», que je possède et développe encore un savoir qui me plaît.

CRÉER DES RÉSEAUX

Ivy FERNANDEZ

Université de Neuchâtel

Lorsqu'on débute l'aventure du Choix Goncourt de la Suisse les étapes sont claires et définies : lire, discuter, délibérer, décider. L'exercice cache en réalité bien plus d'opportunités. On ne s'imagine pas, par exemple, être invité pour une réception à la Résidence de France à Berne, s'y exprimer devant l'Ambassadrice, Pierre Assouline et bien d'autres acteurs de la scène littéraire francophone, rencontrer et discuter librement avec Mania Hahnloser, Elisa Shua Dusapin ou Catherine Cusset. Sous la pointe de l'iceberg se trouve donc un aspect que de nombreux étudiants avaient initialement sous-estimé : la création de réseaux.

Il y a d'abord un réseau entre étudiants d'une même université. Nous avons tous des parcours et des passés différents ; chacun apporte son bagage au sein des débats. La richesse des points de vue est incroyable.

Il y a ensuite la rencontre des étudiants délégués d'autres universités de Suisse, lors des délibérations fédérales, de l'annonce du lauréat, de sa venue en Suisse, des activités Alumni, etc. Tous ces moments sont des occasions bienvenues pour retrouver les autres participants, découvrir le fonctionnement et les valeurs propres à chaque groupe et s'en inspirer. Ces rencontres créent des liens et forment un cercle de personnes passionnées et désireuses de poursuivre les discussions littéraires. Cela mène parfois à de nouveaux projets. C'est le cas à l'Université de Neuchâtel, où le Choix



Goncourt de la Suisse a laissé la place, une fois les délibérations terminées, à un Cercle de lecture à part entière, en attendant la prochaine liste. C'est également le cas pour la concrétisation d'un réseau Alumni. En utilisant les réseaux sociaux pour garder le contact, les étudiants des éditions précédentes peuvent maintenant échanger au sujet de lectures, conférences, opportunités de stage, etc. Ce sont des informations qui peuvent se révéler très intéressantes, à titre personnel mais également professionnel.

Le « réseautage » est souvent sous-estimé et les étudiants en apprennent l'importance à leurs dépens, particulièrement dans certains milieux, notamment littéraires. Lorsque nous sommes invités par l'Ambassade

de France, nous rencontrons des auteurs, des éditeurs, des directeurs de réseaux de librairies... Rares sont les étudiants qui peuvent atteindre de tels contacts.

Les raisons qui ont poussé des étudiants à intégrer l'aventure du Choix Goncourt de la Suisse depuis son début en 2015 sont diverses et nombreuses : lire, débattre, expérimenter, consommer le fruit de nos études, rencontrer les auteurs, etc. La raison qui nous entraîne à continuer l'aventure, c'est qu'elle nous permet non seulement de nourrir notre amour pour la lecture, de développer nos compétences, notre aptitude à débattre, de nous lancer de nouveaux défis, mais aussi qu'elle peut être un tremplin pour notre futur social et professionnel. En nous confrontant aux enjeux de la littérature contemporaine, elle évite également de rester enfermés dans une vision romantique.

Pour conclure, je citerai Caroline Hulliger, déléguée en 2016 de l'Université de Berne, qui affirmait dans son discours à l'Ambassade que :

«La littérature vit à travers celles et ceux qui l'écrivent et la lisent. Et elle est encore plus vivante lorsqu'elle réunit des étudiants des Universités de Fribourg, Neuchâtel, Zurich, Berne et de la Suisse italienne qui ne se seraient sûrement jamais croisés sans ce projet. Et puis c'est aussi la joie de partager une passion avec d'autres étudiants, entre trois régions linguistiques de la Suisse. En soi une certaine définition de la littérature : celle qui construit des ponts culturels et crée des liens.»

RENCONTRES À BERNE AVEC LES MEMBRES DU JURY



LE JURY 2015



LE JURY 2017

UNE PORTE QUI S'OUVRE

Agata KRAWCZYK

Propos recueillis par Ivy Fernandez

Agata Krawczyk a pris part à l'édition 2017 au sein du jury de l'Université de Neuchâtel. D'origine polonaise, elle vit en Suisse depuis cinq ans et suit son deuxième semestre d'études à l'Institut de langue et civilisation françaises (ILCF) dans le but d'enseigner par la suite le français.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser à la langue française ?

Je trouvais la langue française très belle quand j'étais petite et je me disais à l'époque que j'allais apprendre le français. J'aime surtout sa sonorité. J'ai commencé par prendre des cours privés, puis au bac j'ai choisi le français comme langue étrangère à la place de l'anglais ou de l'allemand, et puisque j'étais la seule dans le lycée, il a fallu monter une équipe d'examineurs rien que pour moi !

Étiez-vous déjà intéressée par la littérature quand vous viviez en Pologne ?

J'aime lire depuis toujours. À l'époque, je lisais plutôt la littérature polonaise ; je ne connaissais pas la littérature française. C'est en venant ici que je l'ai découverte. C'est aussi pour cette raison que j'ai décidé de participer au Choix Goncourt de la Suisse : pour mieux connaître la littérature francophone.



Et mon attente a été comblée: je cherche de plus en plus d'autres auteurs, je rebondis d'un ouvrage à l'autre. Cela m'a ouvert une porte, je n'ai pas arrêté avec la fin du Goncourt. Cette expérience m'a permis de me lancer dans la littérature française.

Quel intérêt trouvez-vous dans la lecture?

La lecture est une très bonne méthode pour apprendre la langue. Même quand on ne comprend pas ce qu'on lit, ce n'est pas grave parce qu'on mémorise les structures. Je me souviens qu'au début je lisais des livres et je n'en comprenais pas la moitié. Il y a trois ans, même le contexte était difficile à comprendre.

Maintenant, je lis de façon plus fluide et mon orthographe s'est améliorée. C'est une méthode qui aide vraiment dans l'apprentissage de la langue... mais il faut aimer lire !

C'est déjà compliqué pour les francophones de lire autant de livres en si peu de temps, ce doit être un véritable défi pour les non-francophones ?

Ce n'était pas facile, mais c'était faisable. Je dois avouer n'avoir pas tout lu en entier : il ne faudrait faire que ça pour y arriver. Je consacrais tout mon temps libre à la lecture : les pauses de midi, les trajets en bus, le soir avant de dormir...

Ce qui peut décourager aussi, c'est la manière dont le livre est construit et le vocabulaire qu'il emploie ; on remarque moins les subtilités de la langue qu'une personne francophone. Je surmontais les difficultés en traduisant dans ma langue maternelle, même si d'habitude je ne le fais pas, parce que cela me déconcentre. Je ne le fais que quand il y a des mots vraiment incompréhensibles. Cela me permet d'en apprendre de nouveaux : même si sur 50 j'en retiens 20, c'est déjà bien. Souvent, même si je ne connais pas le mot, je le comprends par le contexte : mais quand on ne comprend vraiment pas, cela coupe la lecture, c'est un peu embêtant.

Sur quels critères vous êtes-vous basée pour sélectionner votre livre lauréat ?

L'intuition. C'est très personnel, je le sens ou je ne le sens pas. Le plus important quand je lis, c'est de ne plus avoir envie de faire autre chose. Il faut que je commence à lire et que, tout d'un coup, je voie que trois heures ont passé. C'est le même critère, en polonais ou

en français : c'est vraiment le sentiment que les livres me donnent qui compte.

Comment avez-vous vécu le fait de devoir affirmer votre avis ?

Quelqu'un de notre groupe avait dit : « *je n'ose pas donner mon avis, parce que je ne me sens pas assez en affinité avec la langue* ». Au début, quand j'hésitais à participer, je le pensais aussi, mais je me suis dit que j'allais essayer et au pire arrêter. Heureusement, l'ambiance était très décontractée et permettait de s'ouvrir. En plus, notre groupe est fait essentiellement de non-francophones, chacun arrive avec sa langue et ses affinités littéraires et on en parle ensemble en français. C'est une bonne motivation pour apprendre et enrichir notre vocabulaire.

La participation au Choix Goncourt de la Suisse n'était pas inscrite dans un cours et demandait beaucoup de travail sans fournir de « bonus » académique. Quelle était votre motivation initiale ?

C'est une très grande opportunité de participer au Choix Goncourt, cela ouvre beaucoup de portes, au niveau littéraire mais aussi des connaissances. Cette expérience apporte beaucoup pour la suite et en plus on passe des moments agréables. Cette aventure m'a surtout aidée à discuter avec d'autres gens, car avant c'était rare de se trouver avec des amis pour parler d'un livre, et c'est surtout cela qui est intéressant : lire, puis en parler avec les autres et partager les émotions sur ce qu'on a lu.

PROCLAMATIONS DES RÉSULTATS À LA RÉSIDENCE DE FRANCE À BERNE



LE JURY 2016



LE JURY 2017



DE G. À D., ANNE PAUGAM, AMBASSADRICE DE FRANCE
EN SUISSE, PIERRE ASSOULINE DE L'ACADÉMIE
GONCOURT AVEC DES MEMBRES DU JURY 2017.

LA PART DE LA SUISSE ITALOPHONE

Regina BOLLHALDER MAYER

Università della Svizzera italiana

Fondée en 1996 à Lugano, l'Università della Svizzera italiana (USI) est l'une des plus jeunes universités de Suisse. Elle est composée de trois facultés : sciences de la communication, économie et informatique. S'y ajoute la célèbre Académie d'architecture, créée par Mario Botta et située à Mendrisio. Avec ses 3'000 étudiants, l'USI fait partie des plus petites universités helvétiques. Toutefois, cela ne l'empêche pas d'être reconnue au niveau international et d'attirer de nombreux étudiants étrangers : environ 40 nationalités s'y côtoient. L'ambiance y est conviviale et les enseignants sont proches des étudiants. *«L'USI, c'est très suisse dans l'esprit. Tu parles italien avec les Tessinois, français avec les Romands, schwyzerdütsch avec les Suisses allemands. Et vu qu'on est au Tessin, on finit tous par se parler en italien»*. Ce témoignage d'un ancien étudiant en sciences de la communication montre bien la dimension plurilingue de cette université.

Rien cependant ne semble orienter les étudiants en sciences de la communication – spécialisés en gestion des médias, communication financière, marketing ou tourisme international – vers un projet littéraire comme le Choix Goncourt de la Suisse. Et pourtant, en septembre 2015, un groupe de cinq étudiantes et étudiants se lança avec plaisir et enthousiasme dans ce concours du meilleur roman français de l'année. Et ce fut d'abord un marathon de lecture. Il s'agissait de lire les ouvrages des 15 auteurs en lice pour le prix Goncourt.



Temps imparti : quatre semaines à peine pour faire un premier choix et établir la *short list*. Munies du choix tessinois et d'un enthousiasme sans faille, Andrea Iafelice et Chantal Zengaffinen ont ensuite traversé le Gothard pour retrouver, à Lucerne, les autres membres du jury national, des étudiants de Fribourg et de Neuchâtel. «*Pour moi, ce fut une belle occasion de rencontrer des étudiants d'autres universités et d'autres branches, un grand défi aussi de collaborer avec des personnes qu'on ne connaît pas et, en plus, dans une langue étrangère*», affirme Andrea. Ce premier débat au niveau national fut suivi par d'autres délibérations afin d'élire le meilleur titre de la sélection et enfin, le 12 novembre, par l'annonce du lauréat dans un salon de la Résidence de France à Berne. La décision finale, rappelons-le, est prise par les étudiants en toute indépendance et quelques jours avant l'annonce du lauréat par l'Académie Goncourt. En effet, et ceci confère un

côté ludique au projet, le choix des étudiants doit rester secret – les jurés doivent même signer une lettre de confidentialité – et le nom du lauréat est mis sous enveloppe scellée. Quelle ne fut pas la surprise de connaître enfin le lauréat! Les étudiantes et les étudiants de Fribourg, de Neuchâtel et de la Suisse italienne avaient élu le même auteur que l'Académie Goncourt : Mathias Énard pour son roman *Boussole*. Le Prix Goncourt 2015 coïncidait avec le choix helvétique! Ce ne sera plus le cas les années suivantes.

En mars 2016, les étudiantes et les étudiants des trois universités pionnières eurent l'occasion merveilleuse de rencontrer leur lauréat. La venue de Mathias Énard à Berne a couronné une expérience littéraire forte, à la fois ludique et critique. Chantal résume ainsi son engagement : « *participer au jury du Goncourt suisse m'a donné bien plus que la simple possibilité de me plonger dans le monde de la littérature. Ce qui restera gravé dans ma mémoire, ce sont aussi les voyages, les rencontres, les échanges* ». C'est ce côté vivant qui donne sans doute son charme à cette initiative. Le français qui vit, la littérature qui palpite au contact des jeunes! Que le choix suisse soit fait par des étudiants est aussi un signe de reconnaissance car on tient compte de l'opinion des jeunes.

Par son contexte plurilingue et multiculturel, l'expérience est bel et bien helvétique. Le Tessin, une région linguistique minoritaire, participe à part entière au Choix Goncourt de la Suisse. Ce prix répond ainsi à l'image d'une Suisse fédéraliste et respectueuse de ses minorités. L'enjeu socioculturel dépend toutefois du but principal du Goncourt suisse : faire partager le plaisir de la lecture et intéresser les étudiants de façon active à la littérature d'aujourd'hui.

UNE BELLE LEÇON D'ÉMANCIPATION INTELLECTUELLE

Thomas HUNKELER

Propos recueillis par Louis Guinamard

Thomas Hunkeler est professeur ordinaire de littérature française au Département des Langues et Littératures de l'Université de Fribourg. Il est l'un des pionniers du Choix Goncourt de la Suisse.

Vous êtes très investi depuis son origine dans le Choix Goncourt de la Suisse. Racontez-nous les prémices.

J'ai été contacté par le professeur Robert Kopp, de l'Université de Bâle. Il voulait me présenter un projet qui lui tenait à cœur. Il faut savoir que Robert Kopp est un peu l'historien de l'Académie Goncourt, il a notamment publié l'ouvrage *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012). Il m'a dit combien il serait heureux que la Suisse lance son prix Goncourt.

Nous avons tout de suite convenu qu'il ne s'agissait pas de créer une succursale suisse du Goncourt, mais plutôt une activité d'étudiants d'universités de plusieurs régions linguistiques du pays, qui débattraient sur tel ou tel auteur et ouvrage.

Nous avons obtenu très vite le soutien financier de l'AUF (Agence universitaire de la Francophonie) qui trouvait l'entreprise excellente. Nous avons eu également l'appui de la Fondation Catherine Gide, de l'Ambassade de France en Suisse et de l'Académie Goncourt. Grâce à cela, nous nous sommes lancés à l'été 2015.

Dès la deuxième édition, nous avons reçu le soutien de Payot Libraire. Un soutien doublement précieux :

il prend en charge les livres, mais aussi la logistique de leur acheminement dans les différentes universités.

D'autres universités ont adhéré au projet...

Dès l'origine, nous avons associé deux collègues: Loris Petris de Neuchâtel et Regina Bollhalder Mayer de Suisse italienne. D'année en année, le cercle s'est élargi: Zurich nous a rejoints, puis Berne. Nous espérons parvenir à impliquer Bâle, peut-être aussi Lausanne et Genève. Mais les collègues de certaines universités ont dans un premier temps préféré s'abstenir: ils estimaient que la grande machine Goncourt ne correspondait pas à leur ambition de défendre la littérature.

Pour ma part, j'estime que l'engagement dans le Choix Goncourt n'est pas en contradiction avec la promotion de la littérature suisse. D'autant que nos étudiants participent à d'autres activités qui favorisent le renforcement de la littérature suisse. À Fribourg, nous travaillons avec le journal local *La Liberté* qui offre à nos étudiants, plusieurs fois par an, la possibilité de publier des comptes rendus d'ouvrage; il y a la rédaction de *L'Épître*; et nous réalisons la version française de *L'Année du livre*, un site web qui s'intéresse à la littérature suisse.

Dans le cadre de ces projets, y compris le Choix Goncourt de la Suisse, les étudiants développent un autre type d'expression, à côté du langage scientifique, pour parler de la littérature.

Quel est l'intérêt pour les universités de participer à ce projet interuniversitaire?

En 2015, nous avons présenté notre projet aux directions respectives des universités. Notre rectrice, à Fribourg, a vivement salué cette initiative.



Justement parce que c'est une entreprise inter-universitaire qui ouvre sur le monde du travail, sur la dimension de professionnalisation. Aussi, parce que les étudiants se constituent un réseau à eux.

Quel est l'apport du Choix Goncourt de la Suisse pour vos étudiants ?

Prendre l'initiative, s'ouvrir à la cité, sur le monde de l'édition et du journalisme. Il est important que nos étudiants soient confrontés aux enjeux de la littérature d'aujourd'hui. À côté d'un enseignement plus historique et analytique, nous devons leur proposer des instruments pour comprendre les enjeux littéraires de la Suisse, de la France et de l'Europe.

Nous ne formons pas que des universitaires, mais aussi des professeurs, des journalistes, des critiques, des écrivains même ! Nous devons offrir à nos

étudiants des débouchés sur le monde qui les entoure, en abordant toutes les dimensions : économique, politique, journalistique. À l'évidence, les étudiants qui ont constitué un carnet d'adresses, qui ont participé à des projets, ont de meilleures cartes que ceux qui se contentent de suivre le seul programme obligatoire.

Ainsi, le Choix Goncourt donne à nos étudiants la possibilité de réfléchir eux-mêmes, y compris sur les réalités du marché du livre ou même sur le bien-fondé d'un tel prix.

Une autre chose : le Choix Goncourt de la Suisse doit s'inscrire dans une démarche de volontariat. Il n'y a pas un professeur qui va sanctionner ou avaliser les choix des étudiants. Ce ne sont pas les universités ou les professeurs qui donnent le prix. Les étudiants délibèrent puis décident par eux-mêmes. C'est une belle leçon d'émancipation intellectuelle !

CUEILLIR ET CUISINER LES FRUITS DE NOS ÉTUDES

Emma SCHNEIDER

Propos recueillis par Louis Guinamard

Emma Schneider, étudiante à Fribourg, nous emmène au cœur des délibérations du jury 2016.

Expliquez-nous les arguments qui vous ont amenée à choisir L'Autre qu'on adorait de Catherine Cusset?

C'est après avoir échangé des arguments, comme des sentiments, que nous avons arrêté notre choix sur *L'Autre qu'on adorait* de Catherine Cusset. Si nous avons été séduits par ce livre, c'est d'abord grâce à la belle inventivité et la grande richesse de son vocabulaire, la parfaite maîtrise stylistique et la complexité du réseau de références que Catherine Cusset met en place pour raconter Thomas. Elle nous fait partager la vie de ce jeune homme brillant, admirateur puis spécialiste de Proust et du cinéma qui, entre Paris et New York, court après la « parfaite carrière universitaire » sans jamais y parvenir.

Ses proches, persuadés de sa valeur, pensent que s'il manque toujours son but, c'est que Thomas « souffre » de procrastination chronique, c'est qu'il ne se donne pas les moyens... Ou plutôt qu'il ne se donnait pas les moyens, puisque le livre s'ouvre sur le suicide de Thomas.



Alors, l'entreprise rétrospective de la narratrice, son amie et première amante Catherine, ressemble à une quête : à la deuxième personne du singulier, elle s'empare des faits de la vie de Thomas tout en assumant ne jamais avoir accès à son intériorité, ne pas pouvoir se mettre à sa place.

Précisément, l'usage de la deuxième personne du singulier aurait pu vous rebuter ou décourager le lecteur...

Si l'utilisation de la deuxième personne n'opère aucune modification sur la ligne de l'histoire de la littérature, elle est d'une force pragmatique immense, force qui peut être dérangeante. Tour à tour juge et parti, le lecteur se retrouve soit aux côtés de Thomas, plongé dans son mal-être, aliéné avec lui dans sa course pour coller à une image idéale à la recherche de laquelle il perd son temps ; soit, avec la narratrice, il sonde Thomas et se demande à quel moment il aurait fallu gratter un peu le fard qu'il présentait, à quel détour de regard sa tristesse aurait-elle pu être devinée ?

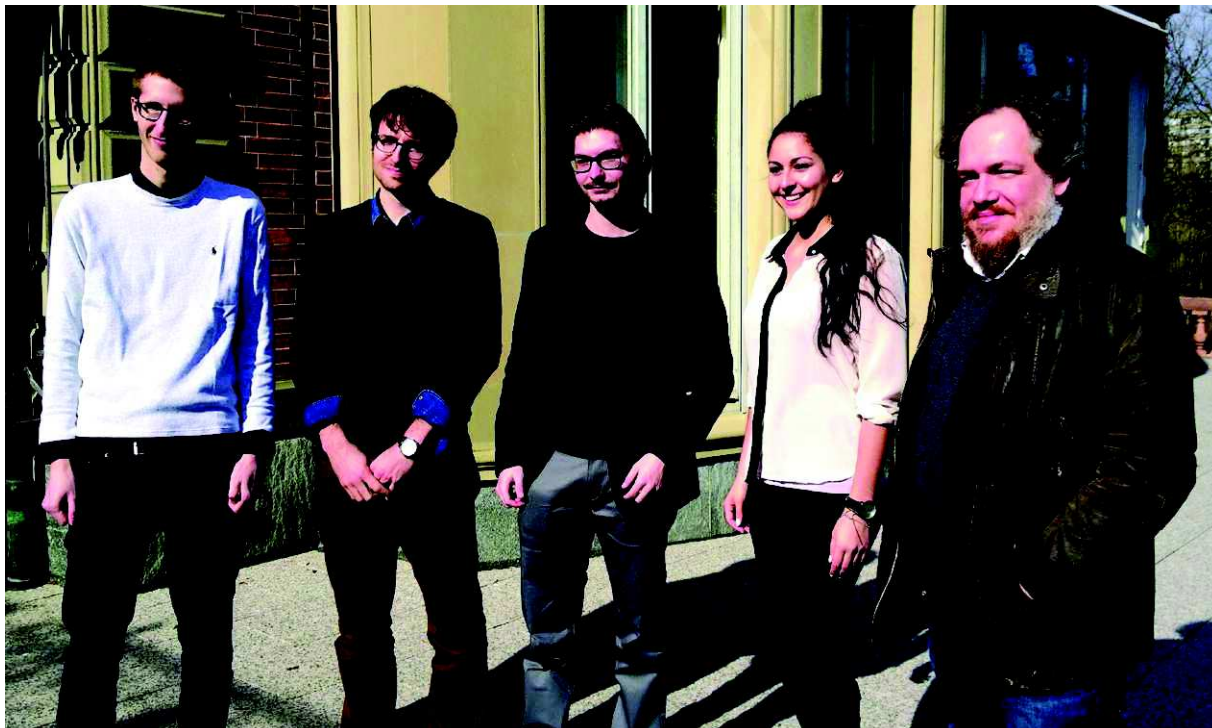
En levant les yeux de ce livre, c'est peut-être avec une attention renouvelée que l'on regardera nos proches.

Quel message voulez-vous faire passer aux lecteurs et lectrices ?

Le livre, il est vrai, semble ne pas délivrer un message extrêmement positif ; le suicide de Thomas pourrait être compris comme une fatalité et n'engendrer que de la négativité encore. Cependant, la quête rétrospective de Catherine peut nous enjoindre de relever les yeux de ces pages pour retrouver ceux de nos proches avec une attention renouvelée. Du côté de sa forme, nous sommes fiers de distinguer un livre habile, qui propose à son lecteur un double rôle tout en se servant brillamment de son dispositif narratif pour illustrer l'aliénation vécue dans la dépression.

Nous espérons que notre choix pourra aiguiller des lectrices et des lecteurs au moment de choisir leur prochaine lecture, mais surtout qu'ils auront comme nous la possibilité d'en débattre avec passion. Et avec des passionnés !

RENCONTRES AVEC LES LAURÉATS



DES MEMBRES DU JURY 2015 AVEC MATHIAS ÉNARD.



LE JURY 2016 AVEC CATHERINE CUSSET.

J'AI TENTÉ D'ÉCRIRE CE ROMAN DE L'INTÉRIEUR

Catherine CUSSET

Propos recueillis par Louis Guinamard

Le roman *L'Autre qu'on adorait*, de Catherine Cusset, a été désigné comme lauréat de l'édition 2016 du Choix Goncourt de la Suisse 2016. Le 28 juin 2017, l'autrice était à Berne pour recevoir son prix des mains des étudiantes et étudiants suisses.

Vous écrivez en français et parfois en anglais, vous vivez aux États-Unis, vous publiez chez des éditeurs français... Écrivez-vous toujours de la littérature française ?

Je vis aux États-Unis depuis 25 ans mais écris en français pour une raison bien simple : c'est la langue que je maîtrise, et la littérature est d'abord une question de langue. Je parle anglais couramment, bien sûr, mais je suis plus à l'aise et plus précise en français. Mon oreille est française. Je suis un écrivain français par la langue mais aussi par la sensibilité. J'ai grandi dans la langue, la culture et la littérature françaises. On dit cependant souvent que j'ai un style anglo-saxon : visuel, direct, fait de phrases courtes.

Dans votre roman, L'Autre qu'on adorait, l'impensable dénouement – le suicide d'un jeune homme de 39 ans – est annoncé en quatre phrases lapidaires dès la troisième page. D'où naît alors la tension qui nous tient dans les 273 pages qui suivent ?



Ce n'est pas la surprise finale qui fait la littérature, c'est l'écriture. Au fur et à mesure qu'on avance dans mon roman, on oublie la fin parce qu'on est avec Thomas, dans sa tête. J'ai tenté d'écrire ce roman de l'intérieur, dans l'empathie avec mon personnage. La vie se resserre peu à peu comme un étau autour de lui, il se voit tomber, et parce qu'on est dans sa tête on tombe avec lui, on va vers la mort avec lui – d'où la tension, le sentiment d'oppression vers la fin du livre.

Quand les gens ordinaires vont mal, cela ne tient pas sur 300 pages. Pourquoi avoir décortiqué à ce point le cas de Thomas ?

Thomas est quelqu'un d'ordinaire dans la mesure où il n'a pas pu trouver sa place dans une société à

laquelle il n'a pas réussi à s'adapter. Thomas est en même temps quelqu'un d'extraordinaire, avec une vitalité et une sensibilité artistiques exceptionnelles. Il est brillant, et pourtant il procrastine, il n'arrive pas à écrire, il ne crée rien. Le destin tragique de Thomas concerne de nombreuses personnes et il suffit de s'en approcher de près pour qu'il remplisse 300 pages ou plus...

Pourquoi écrire sur un tel sujet qui fait mal aux gens qui ont mal et peur aux gens qui vont bien ?

Pensez-vous qu'il ne faille écrire que des romans roses ? Ce n'est pas ma conception de la littérature. Ce qui m'intéresse, c'est la vie telle qu'elle est, sans mensonge.

De nombreux lecteurs, concernés ou pas par la bipolarité, m'ont écrit que mon roman leur avait fait du bien. Le sujet fait peur, en effet. Mais le livre leur a plu car ce n'est pas un livre sur la maladie et la mort mais sur un homme très vivant, Thomas, qui se bat pour réussir à vivre et qui finit par perdre son combat.

Vos livres ont souvent été nominés pour de grands prix, notamment pour le Femina et le Goncourt. Quelle est la valeur d'un prix littéraire ?

Les prix servent à faire connaître un livre et un auteur à un plus grand public. Grâce au Grand prix des lectrices de *Elle* obtenu en 2000 par mon roman *Le problème avec Jane*, mon lectorat encore restreint à l'époque s'est multiplié par dix. Le Goncourt des lycéens a aussi assuré à *Un brillant avenir* de très nombreux lecteurs. Sans prix c'est plus difficile. Mais je fais confiance aux lecteurs, au bouche à oreille.

LA LIBERTÉ DE S'INVENTER EST UN GRAND COMBAT

Alice ZENITER

Propos recueillis par Louis Guinamard

Le Choix Goncourt de la Suisse 2017 a été décerné à Alice Zeniter pour *L'Art de perdre*, fresque romanesque qui raconte, entre la France et l'Algérie, des générations successives d'une famille prisonnière d'un passé tenace. Un grand roman sur la liberté d'être soi, au-delà des héritages et des injonctions intimes ou sociales.

L'Art de perdre retrace la saga d'une famille algérienne dite harkie et l'histoire de son intégration en France. Quels sont vos liens avec Naïma, le personnage central du roman ?

Naïma, ce n'est pas moi, mais nous avons, il est vrai, énormément de points communs. Je me suis servie de quelques éléments de mon histoire familiale. Mais dans ma famille on parlait très peu de ce départ d'Algérie, des camps. Il m'a donc fallu entreprendre un travail de recherche et de fiction.

Comment avez-vous façonné ce personnage, Naïma ?

J'utilise rarement une source unique pour créer un personnage. Ce sont généralement des assemblages.

Je voulais que Naïma ressemble à beaucoup de jeunes femmes parisiennes. Elle a les marqueurs d'une génération, dans ses références cinématographiques



Photo Astrid di Crollalanza © Flammarion

ou ses goûts. Elle est dans son temps, vit encore en colocation, sort, multiplie les expériences sexuelles et professionnelles. Naïma illustre une construction de la liberté féminine tout à fait en accord avec une époque.

Le sujet des origines et de l'identité est très présent. Que cherche Naïma dans ce parcours ?

Quand le livre débute, Naïma se moque totalement de cette question des origines. Pire, elle pense qu'elle s'en moque par choix conscient, parce qu'elle a décidé de ne pas rester enfermée dans une case. Elle veut être Naïma avant d'être autre chose.

Au moment où l'Algérie revient sur son chemin, Naïma s'aperçoit qu'elle ne sait pas d'où elle vient. Et, surtout, elle se rend compte qu'elle aurait pu savoir. Elle aurait pu faire une démarche active et intelligente au lieu d'attendre que tout lui vienne du récit familial. Son sentiment s'accroît lorsqu'elle découvre une Algérie vibrante, intellectuelle et artistique. Elle se

demande pourquoi elle ne s'y est jamais intéressée auparavant. Elle se prend elle-même en flagrant délit de paresse et d'ignorance et éprouve le besoin de combler cette lacune.

L'Art de perdre donne le sentiment que vous maîtrisez intimement les codes de la culture kabyle ?

Ce sont des mélanges de connaissances. Une partie est issue d'archives qui datent de la deuxième moitié du 19^e siècle. Ce sont des récits des premiers géographes, historiens et géologues français qui ont étudié l'Algérie. C'est là que j'ai trouvé la description très riche du trousseau de la jeune mariée, les détails sur le rite de la circoncision...

J'ai aussi recueilli des informations sur place, par exemple la place particulière du foie dans la culture kabyle. Quand nous disons « mon cœur », eux disent « mon foie ».

Vous avez donc fait le parcours de Naïma en Kabylie ?

Je me suis rendue deux fois en Kabylie, en 2011 et 2013, indépendamment de *L'Art de perdre*, mais ces voyages faits sans idée derrière la tête ont rendu possible *L'Art de perdre*. Je n'aurais pas pu écrire uniquement par la recherche. On peut alimenter à distance la dimension sociologique ou ethnologique du roman. Mais il aurait été très compliqué de reconstituer les décors, les climats sans me rendre en Algérie.

Votre roman est lauréat du Choix Goncourt de la Suisse, de la Pologne et des lycéens. Comment un sujet aussi ardu a-t-il convaincu un jeune public ?

Il y a énormément de lycéens en France qui sont issus de trajectoires migratoires internationales ou

nationales. En racontant cette trajectoire sur un plan long, *L'Art de perdre* offre la possibilité à un grand nombre de lecteurs de se reconnaître et d'y retrouver l'histoire de leur migration familiale. Je ne me suis pas dit que j'allais écrire un livre qui donnerait envie à chacun d'aller creuser son histoire familiale. Mais je constate que *L'Art de perdre* fait remonter à la surface cette envie chez beaucoup de lecteurs que je rencontre, de faire l'effort de comprendre la période et la société qui entouraient tel ou tel aïeul au lieu d'accepter le seul récit familial. Pour des jeunes gens, à l'aube de leur vie d'adulte, ce texte soulève la question du choix potentiellement entravé par des déterminismes. Nous avons été formés dans le moule d'une famille, d'une tribu, d'une nation et d'une histoire internationale. La liberté de s'inventer est un grand combat.

Dans la fuite de l'Algérie et le passage dans les camps de la famille de Naïma, on entend l'écho d'une actualité ?

Il y a évidemment, dans le parcours de la famille de Naïma, un lien avec les parcours de réfugiés d'aujourd'hui. Lorsqu'ils quittent leur pays, dans des conditions dramatiques, les réfugiés ont généralement l'impression que le voyage va concentrer tous les efforts et que, une fois sur l'autre rive, ils seront définitivement à l'abri. Mais que découvrent-ils à l'arrivée ? Ils sont trimballés de centre en centre, dans des zones de transit, des marges dans lesquelles ils peuvent rester des années. Selon les Nations-Unies, la moyenne du temps passé par les réfugiés dans les camps est de 17 ans. C'est ce qui est arrivé à ceux qu'on a appelés les harkis. Ces camps n'ont fermé que dans les années 90. En découvrant cela durant mes recherches, j'ai évidemment été stupéfaite.

LE RÉSEAU ALUMNI POUR PROLONGER L'EXPÉRIENCE

Florian MOTTIER

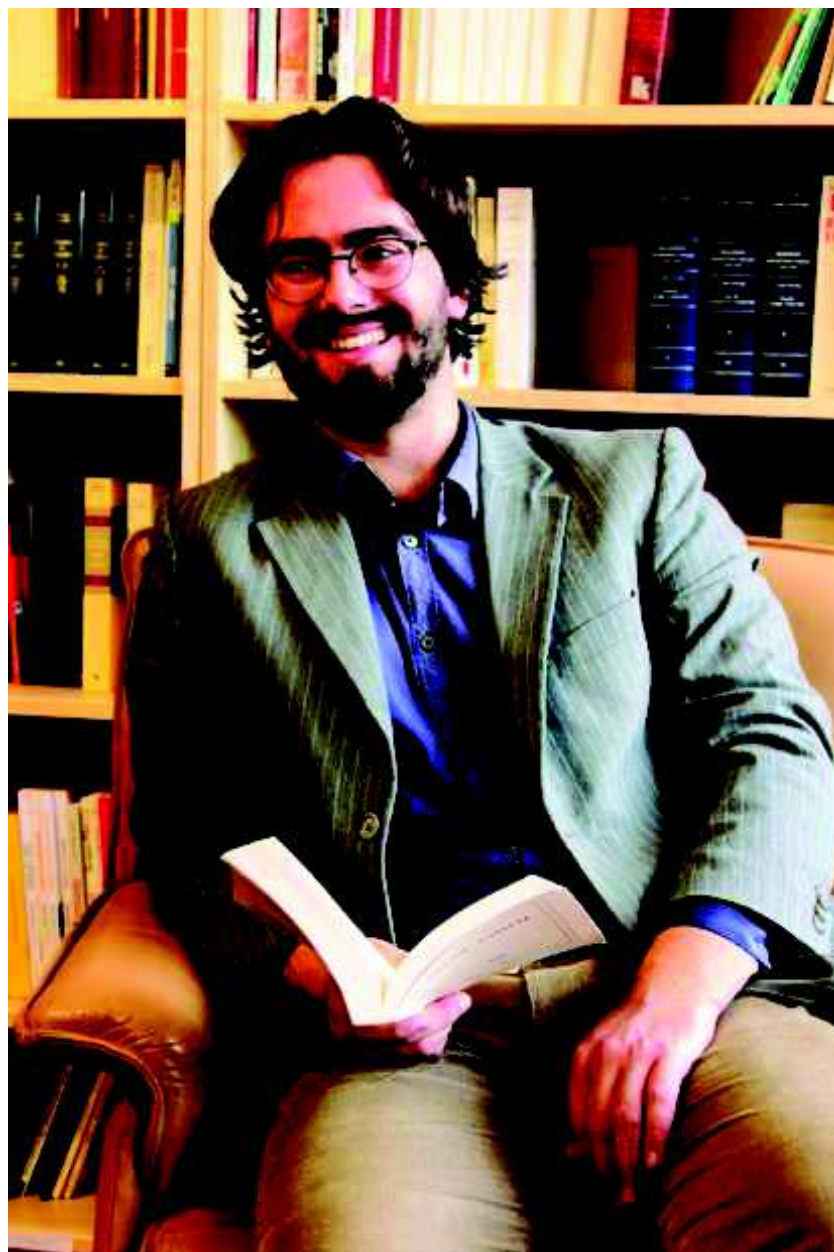
Université de Fribourg

Le réseau Alumni des étudiants du Choix Goncourt de la Suisse, lancé en novembre 2017, offre un espace privilégié pour prolonger la dynamique de cette aventure. Présentation par Florian Mottier, étudiant en Master de Littérature française et de Gestion d'entreprise à l'Université de Fribourg, l'un des instigateurs et animateurs du réseau.

Le processus du Choix Goncourt de la Suisse implique de nombreuses rencontres et échanges entre les étudiants et étudiantes : au sein des groupes de lecture des universités, lors des débats dans chaque jury et encore lors des cérémonies de proclamation ou de la rencontre avec le lauréat ou la lauréate.

Pendant ces étapes, lors des éditions précédentes, une réelle dynamique de rencontres s'est mise en place. Plusieurs étudiants ont fait part de leur volonté de poursuivre ces échanges. Un projet s'imposait vu la richesse et la qualité des rencontres.

C'est ainsi que les étudiants et étudiantes ayant participé à une édition du Choix Goncourt de la Suisse peuvent intégrer le réseau Alumni. Cela représente une trentaine de participants par année, presque une centaine depuis le début de l'aventure du Choix Goncourt



de la Suisse. C'est le socle. Ce premier cercle peut être amené à évoluer, notamment parce que le réel dénominateur commun de tous est cette soif de découverte et une curiosité partagée pour la culture francophone et la littérature contemporaine.

Très concrètement, ce réseau prolonge l'expérience du jury du Choix Goncourt de la Suisse. Son intérêt essentiel est de permettre à des étudiants et jeunes universitaires de vivre leur passion pour la littérature en dehors de l'université. Il offre la possibilité d'organiser

des rencontres entre des personnes impliquées dans les milieux culturels et littéraires suisses et des étudiants, ce qui est particulièrement précieux pour des étudiants qui sont entre l'université et le monde du travail.

L'outil principal est le groupe «Choix Goncourt de la Suisse réseau Alumni» ouvert sur le réseau Facebook. Il a pour objectif de développer une communauté internet conviviale autour de la manifestation Choix Goncourt de la Suisse et de son actualité. Il s'agit d'un groupe qui permet à ses membres de poster des actualités culturelles suisses, de relayer des informations, notamment sur la littérature francophone, et de proposer des rendez-vous qui peuvent intéresser les autres membres : salon du livre, rencontre d'auteur...

L'appartenance au réseau Alumni Choix Goncourt de la Suisse donne aussi accès de manière privilégiée à des événements littéraires. Certains membres ont pu assister à la proclamation des Prix suisses de littérature, à Berne ; d'autres pourront bénéficier d'invitations pour des salons. Une première rencontre Alumni a également eu lieu durant laquelle six membres du réseau ont pu passer la soirée avec une personnalité du monde littéraire suisse. Pour les étudiants, c'est l'occasion d'aller à la rencontre d'acteurs culturels dans un contexte plus informel que le cadre universitaire.

COMMENT ÇA MARCHE ?

SEPTEMBRE

L'Académie Goncourt à Paris annonce une liste de 10 à 15 ouvrages francophones publiés dans l'année et sélectionnés pour le prix Goncourt.

Les livres sont envoyés par Payot Libraire aux universités participantes. Elles étaient cinq pour l'édition 2017: les universités de Neuchâtel, Fribourg, Berne, Zurich et de Suisse italienne. Les lectures débutent.

OCTOBRE

Publication de la deuxième sélection par l'Académie Goncourt, à Paris, comportant une liste restreinte d'ouvrages.

Première délibération du jury suisse.

NOVEMBRE

Délibération finale du jury suisse avant la délibération de l'Académie Goncourt à Paris. Le résultat est scellé et déposé dans un coffre de l'Ambassade de France.

Proclamation du lauréat du Choix Goncourt de la Suisse après la proclamation de l'Académie Goncourt.

PRINTEMPS DE L'ANNÉE SUIVANTE

Le lauréat ou la lauréate du Choix Goncourt de la Suisse vient à la rencontre des étudiantes et étudiants pour échanger et recevoir son prix.

VOS CONTACTS

AMBASSADE DE FRANCE EN SUISSE

SCAC (Service de coopération et d'action culturelle)

Schosshaldenstrasse 46 - 3006 Berne – Suisse

Téléphone: +41 (0)31 359 21 32

Courriel: scac@ambafrance-ch.org

UNIVERSITÉ DE BERNE

Pr Dr Patrick Suter

patrick.suter@rom.unibe.ch

UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Pr Dr Thomas Hunkeler

thomas.hunkeler@unifr.ch

UNIVERSITÉ DE LA SUISSE ITALIENNE

Dr Regina Bollhalder

regina.bollhalder.mayer@usi.ch

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

Pr Dr Loris Petris

loris.petris@unine.ch

UNIVERSITÉ DE ZÜRICH

Pr Dr Thomas Klinkert

thomas.klinkert@uzh.ch

RÉSEAU ALUMNI

Choix Goncourt de la Suisse - Réseau Alumni

Facebook

SOMMAIRE

PRÉFACE

BERNARD PIVOT p. 4

POUR UNE LECTURE EN DISCUSSION

LORIS PETRIS p. 6

PRIX GONCOURT: LE CHOIX SUISSE

ROBERT KOPP p. 12

LE GONCOURT ET LE PLAISIR DE LIRE

EMMA SCHNEIDER p. 16

CRÉER DES RÉSEAUX

IVY FERNANDEZ p. 20

UNE PORTE QUI S'OUVRE

AGATA KRAWCZYK p. 24

LA PART DE LA SUISSE ITALOPHONE

REGINA BOLLHALDER MAYER p. 30

UNE BELLE LEÇON D'ÉMANCIPATION INTELLECTUELLE

THOMAS HUNKELER p. 33

CUEILLIR ET CUISINER LES FRUITS DE NOS ÉTUDES

EMMA SCHNEIDER p. 37

INTERVIEW DE LA LAURÉATE 2016 CATHERINE CUSSET	p. 41
INTERVIEW DE LA LAURÉATE 2017 ALICE ZENITER	p. 44
LE RÉSEAU ALUMNI POUR PROLONGER L'EXPÉRIENCE FLORIAN MOTTIER	p. 48
COMMENT ÇA MARCHE?	p. 52
VOS CONTACTS	p. 53
REMERCIEMENTS	p. 56

REMERCIEMENTS

Le Choix Goncourt de la Suisse n'aurait pas vu le jour et pu se développer sans l'engagement de :

PIERRE ASSOULINE, de l'Académie Goncourt

ROBERT KOPP, professeur émérite de l'Université de Bâle

RENÉ ROUDAUT, Ambassadeur de France en Suisse

ANNE PAUGAM, Ambassadrice de France en Suisse

FABIENNE COUTY, Conseillère de coopération et d'action culturelle de l'Ambassade de France en Suisse

LISA CHALVET, chargée de mission culturelle de l'Ambassade de France en Suisse

LORIS PETRIS, professeur à l'Université de Neuchâtel

THOMAS HUNKELER, professeur à l'Université de Fribourg

REGINA BOLLHALDER MAYER, professeure à l'Université de la Suisse italienne

PATRICK SUTER, professeur à l'Université de Berne

THOMAS KLINKERT, professeur à l'Université de Zurich

PASCAL VANDENBERGHE, président-directeur général de Payot SA

Ont contribué à cette publication :

REGINA BOLLHALDER MAYER

MATTHIEU CORPATAUX

IVY FERNANDEZ

LOUIS GUINAMARD

THOMAS HUNKELER

ROBERT KOPP

AGATA KRAWCZYK

FLORIAN MOTTIER

LORIS PETRIS

EMMA SCHNEIDER

VÉRONIQUE VIAUD

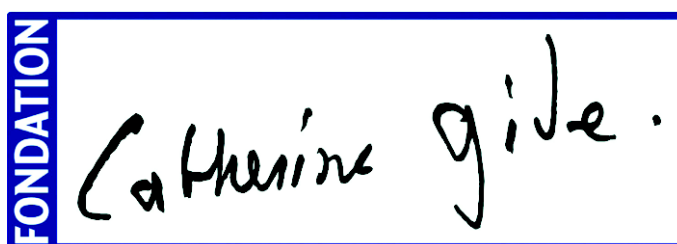
Le Choix Goncourt de la Suisse est coordonné par le Service de coopération et d'action culturelle (SCAC) de l'Ambassade de France en Suisse, en lien avec les universités.

Avec le soutien de :



PAYOT

L I B R A I R E



A.M.O.P.A
Association des Membres
de l'Ordre des
Palmes Académiques
(Section de Suisse)

Depuis sa création en 2015, le Choix Goncourt de la Suisse a mobilisé une centaine d'étudiantes et d'étudiants issus d'universités suisses. Venus de toutes les régions linguistiques, ils lisent, chaque automne, tout comme les membres de l'Académie Goncourt à Paris, une quinzaine de livres francophones, les commentent, les défendent et désignent l'ouvrage lauréat.

Ils livrent ici les motivations de leur engagement dans cette aventure exigeante, ainsi que les multiples perspectives qu'elle leur ouvre.

Les témoignages des professeurs engagés à leurs côtés et les interviews des lauréates soulignent en outre l'apport du Choix Goncourt de la Suisse dans leur formation intellectuelle et leurs perspectives professionnelles.

